

« Je sais le Code entier avec les Authentiques,  
 « Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,  
 « Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat ! »  
 Qu'un si riche discours nous rend considérables !  
 Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !  
 Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !  
 On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :  
 Tout le secret ne git qu'en un peu de grimace,  
 A mentir à propos, jurer de bonne grâce,  
 Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;  
 Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas ;  
 Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,  
 Plus ils blessent l'oreille et plus leur semblent rares ;  
 Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,  
 Vedette, contrescarpe et travaux avancés :  
 Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étomme,  
 On leur fait admirer les baies qu'on leur donne :  
 Et tel, à la faveur d'un semblable débit,  
 Passe pour homme illustre et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire ;  
 Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;  
 Et, loin d'en redouter un malheureux succès,  
 Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,  
 Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.  
 Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.  
 Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine  
 N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;  
 Vous allez au delà de leurs enchantements :  
 Vous seriez un grand maître à faire des romans ;  
 Ayant si bien en main le festin et la guerre,  
 Vos gens en moins de rien courraient toute la terre,  
 Et ce serait pour vous des travaux fort légers,  
 Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.  
 Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;

Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer  
 Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,  
 Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire  
 Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.  
 Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors  
 De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques  
 Vous peuvent engager en de fâcheux intrigues <sup>1</sup>.

DORANTE.

Nous nous en tirerons ; mais tous ces vains discours  
 M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ;  
 Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre  
 Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

## ACTE SECOND.

## SCÈNE I. — GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ;  
 Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,  
 Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,  
 C'est grande avidité de se voir mariée ;  
 D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,  
 Et lui permettre accès en qualité d'amant,  
 A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,  
 Ce serait trop donner à discourir au monde.  
 Trouvez donc un moyen de me le faire voir,  
 Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

<sup>1</sup> Ce mot *intrigues* n'est plus d'usage. Thomas Corneille, dans l'édition qu'il fit des Œuvres de son frère (1692), substitua :

..... Mais enfin ces pratiques  
 Vous couvriront de honte en devenant publiques.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice;  
 Ce que vous m'ordonnez est la même justice;  
 Et comme c'est à nous à subir votre loi,  
 Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.  
 Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,  
 Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître,  
 Examiner sa taille, et sa mine, et son air,  
 Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.  
 Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école;  
 Et, si l'on pouvait croire un père à sa parole,  
 Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui  
 Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.  
 Mais vous en jugerez après la voix publique.  
 Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique,  
 Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.  
 Je l'attendrai, monsieur, avec impatience;  
 Et je l'aime déjà sur cette confiance.

## SCÈNE II. — CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger?  
 J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence?  
 Mais, du reste, Isabelle, où prendre l'assurance?  
 Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs;  
 Les visages souvent sont de doux imposteurs.  
 Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces,  
 Et que de beaux semblants cachent des âmes basses.  
 Les yeux en ce grand choix ont la première part;  
 Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard:  
 Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire;  
 Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire,  
 En croire leur refus, et non pas leur aveu,  
 Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.  
 Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,

Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,  
 Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent  
 Le contraire au contraire, et le mort au vivant:  
 Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,  
 Avant que l'accepter je voudrais le connaître,  
 Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE.

Eh bien! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente;  
 Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,  
 Si son père venait, serait exécuté.  
 Depuis plus de deux ans il promet et diffère;  
 Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire;  
 Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts;  
 Et le bonhomme, enfin, ne peut sortir de Tours.  
 Je prends tous ces délais pour une résistance,  
 Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.  
 Chaque moment d'attente ôte de notre prix,  
 Et fille qui vieillit tombe dans le mépris:  
 C'est un nom glorieux qui se garde avec honte;  
 Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompt.  
 Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,  
 Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre  
 De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quitterais; mais, pour ce changement,  
 Il me faudrait en main avoir un autre amant;  
 Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée  
 Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.  
 Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,  
 Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien;  
 Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,

Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous ;  
Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :  
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paraître  
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.  
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler ;  
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler  
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,  
Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle ; et Lucrèce aisément  
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :  
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,  
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas ?

CLARICE.

Ah ! bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas,  
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe ; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !  
Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,  
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

## SCÈNE III. — CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah ! Clarice ! ah ! Clarice ! inconstante ! volage !

CLARICE.

Aurait-il deviné déjà ce mariage ?  
Alcippe, qu'avez-vous ? Qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale ! eh ! peux-tu l'ignorer ?  
Parle à ta conscience ; elle devrait t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre, âme double et sans foi !

Confesse que tu n'as un père que pour moi.  
La nuit, sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien ! sur la rivière ?

La nuit ! quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir ?...

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots !

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! Et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste !  
Ne saurais-tu rougir, si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos discours, si je puis rien comprendre.

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre ;  
Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !  
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,  
A présent que le ciel me fait te mieux connaître.  
Oui, pour passer la nuit en danses et festin,  
Être avec ton galant du soir jusqu'au matin  
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.  
Choisis une autre fois un amant plus discret :  
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui lui-même?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante!

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connoi...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi?  
Tu passes, infidèle, âme ingrâte et légère,  
La nuit avec le fils, le jour avec le père!

CLARICE.

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisait votre entretien?  
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre!  
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.  
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,  
Une collation superbe et magnifique,  
Six services de rang, douze plats à chacun?  
Son entretien alors t'était fort importun?  
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,  
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage?  
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour?  
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour?  
T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte!

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi, je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux!

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,  
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses;

Je connais tes détours, et devine tes ruses.  
Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais;  
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre;  
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,  
A moins qu'en attendant le jour du mariage,  
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,  
Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

## SCÈNE IV. — ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds;  
Par ces indignités romps toi-même mes fers;  
Aide mes feux trompés à se tourner en glace;  
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.  
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant  
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.  
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes

Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ;  
Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien,  
Puisse-je dans son sang voir couler tout le mien !  
Le voici ce rival, que son père t'amène :  
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;  
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler ;  
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

## SCÈNE V. — GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade  
Me mettrait hors d'haleine, et me ferait malade.  
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.  
J'y croyais ce matin voir une île enchantée ;  
Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;  
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,  
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :  
Dans tout le Pré-aux-Cleres tu verras mêmes choses ;  
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal  
Aux superbes dehors du palais Cardinal.  
Tout une ville entière, avec pompe bâtie,  
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,  
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,  
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.  
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,  
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,  
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,  
Et force à tout moment de négliger la vie ;  
Avant qu'aucun malheur te puisse être avvenu,  
Pour te faire marcher un peu plus retenu,  
Je te veux marier.

DORANTE, à part.

O ma chère Lucrèce !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,  
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,

Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connais assez. Clarice est belle et sage  
Autant que dans Paris il en soit de son âge ;  
Son père de tout temps est mon plus grand ami,  
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah ! monsieur, j'en frémi ;

D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, à part.

Il faut jouer d'adresse.

Haut.

Quoi ! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats  
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,  
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;  
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang  
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.  
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible ?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible ?

GÉRONTE.

Impossible ! et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous

Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.  
Je suis...

GÉRONTE.  
Quoi?

DORANTE.  
Dans Poitiers...

GÉRONTE.  
Parle donc, et te lève.

DORANTE.  
Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.  
Sans mon consentement?

DORANTE.  
On m'a violenté :  
Vous ferez tout casser par votre autorité ;  
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée  
Par la fatalité la plus inopinée...  
Ah ! si vous le saviez !

GÉRONTE.  
Dis, ne me cache rien.

DORANTE.  
Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien,  
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE.  
Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.  
Elle se nomme ?

DORANTE.  
Orphise ; et son père, Armédon.

GÉRONTE.  
Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.  
Mais poursuis.

DORANTE.  
Je la vis presque à mon arrivée.  
Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,  
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur  
Par une douce force assujettit mon cœur !  
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ;  
Et les soins obligeants de ma persévérance  
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,  
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.  
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes ;  
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,

Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit,  
Pour causer avec elle une part de la nuit.  
Un soir que je venais de monter dans sa chambre  
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre ;  
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),  
Ce soir même son père en ville avait soupé ;  
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle  
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,  
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)  
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,  
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :  
Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;  
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.  
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !  
Par sa réponse adroite, elle sut si bien faire,  
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.  
Ce discours ennuyeux enfin se termina :  
Le bonhomme portait quand ma montre sonna ;  
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :  
« Depuis quand cette montre ? et qui vous l'a donnée ?  
« Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,  
« Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,  
« N'ayant point d'horlogiers <sup>1</sup> au lieu de sa demeure :  
« Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.  
« Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »  
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :  
Je la lui donne en main ; mais, voyez ma disgrâce,  
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,  
Fait marcher le déclin ; le feu prend, le coup part ;  
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.  
Elle tombe par terre ; et moi je la crus morte.  
Le père, épouvanté, gagne aussitôt la porte ;  
Il appelle au secours, il crie à l'assassin :  
Son fils et deux valets me coupent le chemin.  
Furieux de ma perte, et combattant de rage,  
Au milieu de tous trois je me faisais passage,  
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;  
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.

<sup>1</sup> Ce mot venait d'être créé, et portait encore, du vivant de Corneille, les traces de son étymologie.

Désarmé, je recule et rentre; alors Orphise,  
De sa frayeur première aucunement remise,  
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,  
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.  
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,  
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles;  
Nous nous barricadons, et, dans ce premier feu,  
Nous croyons gagner tout à différer un peu.  
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,  
D'une chambre voisine on perce la muraille :  
Alor me voyant pris, il fallut composer.  
Ici Clarice les voit de sa fenêtre; et Lucrèce, avec Isabelle, les voit  
aussi de la sienne.

GÉRONTE.

C'est-à-dire, en français, qu'il fallut l'épouser?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seule avec elle,  
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,  
Le scandale était grand, son honneur se perdait;  
A ne le faire pas, ma tête en répondait;  
Ses grands efforts pour moi, son péril et ses larmes,  
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes :  
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,  
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,  
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,  
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.  
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,  
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,  
Et trouve en ton malheur de telles circonstances,  
Que mon amour t'excuse, et mon esprit touché  
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire :

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père;  
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,  
Tu l'aimes, elle t'aime; il me suffit. Adieu :  
Je vais me dégager du père de Clarice.

## SCÈNE VI. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire et de mon artifice?  
Le bonhomme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?  
Quelque sot en ma place y serait demeuré;  
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,  
Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre.  
Oh! l'utile secret que mentir à propos!

CLITON.

Quoi! ce que vous disiez n'est pas vrai?

DORANTE.

Pas deux mots,

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse  
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi! la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,  
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître;  
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'apprehende pas d'y tomber de nouveau;  
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,  
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer  
Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer.  
Mais parlons de vos feux. Certes, cette maîtresse...

## SCÈNE VII. — DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE, donnant un billet à Dorante.

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, après l'avoir lu.

Dis-lui que j'y viendrai.

Sabine rentre, et Dorante continue.

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom ?

Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,

Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.

Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.

Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ;

Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là dedans, et de quelqu'un des siens

Sache subtilement sa famille et ses biens.

## SCÈNE VIII. — DORANTE, LYCAS.

LYCAS, lui présentant un billet.

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

Il continue après avoir lu tout bas le billet.

J'ignore quelle offense

Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;

Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.

Je te suis.

Lycas rentre, et Dorante continue seul.

Je revins hier au soir de Poitiers,

D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,

Et j'ai déjà querelle, amour et mariage.

Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.

Vienne encore un procès, et je suis achevé.

Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,

Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes,

Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.

Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

## ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I. — DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,

Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.

Je rends grâce au ciel de ce qu'il a permis

Que je sois survenu pour vous refaire amis,

Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :

Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,

Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.

Mais, Alcippe, à présent, tirez-moi hors de peine.

Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?

Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?

Dites ; que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,

Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,

Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;

Mon affaire est d'accord, et la chose vaut faite ;

Mais, pour quelque raison, nous la tenons secrète.

Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,

Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,

Vous avez donné bal, collation, musique ;

Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,

Puisque, pour me jouer un si sensible tour,

Vous m'avez, à dessein, caché votre retour,